

HISTOIRE DE MA MORT d'Albert Serra



Casanova vs Dracula : une confrontation qu'on aurait pu trouver chez la Hammer ou dans les limbes du cinéma de genre. Elle illumine *Histoire de ma mort*, troisième récit mythologique d'Albert Serra après *Honor de Cavalleria* et *Le chant des oiseaux*. Un Léopard d'Or et de boue, magnifique une fois extirpé de sa glaise naturaliste.

Dans *Histoire de ma mort*, il y a ce moment magique et révélateur, aux sens figuré et plus littéralement photographique : à la faveur d'un simple fondu, un tas de boue se transforme en or. N'est-ce pas cela le film d'Albert Serra, sa faiblesse, son point de côté et en même temps son secret magnifique ? Tout y est d'abord bassement matériel, organique : le son direct (ou qui donne l'impression d'être rendu comme tel), l'image à gros grain, le bœuf qu'on dépèce et dont la tête trône au coin d'un feu de camp comme un totem, la merde échappée du cul de Casanova et de celui ses maîtresses et qui, dans les deux cas, déclenche le rire sardonique du séducteur. Serra ne nous épargne rien, ni le bruit de la défécation (prou) ni la vue des étrons (beurk). Son héros se régale de la merde. C'est une tâche marronnasse aux lèvres qu'il quitte les jupons d'une jeune première.



Dans le château suisse qui sert de premier décor à *Histoire de ma mort*, les nourritures spirituelles de Casanova (amateur éclairé de Voltaire et de la philosophie des Lumières) s'accompagnent d'ingurgitations en tous genres. La grenade fait un boucan d'enfer dans sa bouche disserte et experte – le spectateur aura deviné dans quel domaine. « Chaque grain est une idée » déclare-t-il. Casanova rationalise et baise. Au crépuscule de sa vie, l'homme envisage de faire rédiger ses mémoires : « Rien de sentimental. Beaucoup de réel. Que des faits. ». *Histoire de ma mort* est d'un ennui mortel quand il suit les mêmes consignes. Accordons tout de même à Serra le bénéfice du doute. Cet ennui n'est-il pas

un mal nécessaire si l'idée est de s'attacher à une légende vieillissante, sur le déclin, qui aura perdu ou se ficherait qu'il lui reste de sa superpuissance sexuelle ? On peut s'étonner en tout cas de l'absence de plaisir de ses conquêtes. Adossée à une fenêtre, l'une d'entre elles brise un carreau pour mettre fin au coït. Avec Casanova, la sexualité est mécanique. Est-ce à lui qu'il pense lorsqu'il parle d'une mystérieuse « machine à baiser italienne », aussi mystérieuse que « la machine à écrire française » et la « machine à penser allemande » ? Pour Serra, la vérité du désir est ailleurs. Dans les Carpates plus exactement, qui servent de réceptacle à une sidérante deuxième partie.

Le titre dit bien le passage de relais entre deux figures mythologiques. Serra détourne un célèbre texte autobiographique (*Histoire de ma vie*) en narrant une « histoire de ma mort » ; mort de Casanova et peut-être aussi, mort et non-mort de son double noir Dracula. Le nom du comte assoiffé de sang n'est jamais prononcé, mais on l'aura reconnu avec son chignon flamboyant et ses hurlements de loup rassemblant la meute. Histoire de ma mort n'est pas une production de la Hammer. Casanova et Dracula ne se battent pas en duel. Ce qui se joue ici, c'est la vampirisation de la/les Lumière(s) par les ténèbres, la reddition du jour à l'obscurité, la possession érotique et cosmique de l'un par l'autre. Ce règne des pulsions et des forces obscures fait la splendeur plastique du film de Serra. Une nuit de cinéma primitif que Murnau regarde avec jalousie depuis la tombe. Jusqu'à l'aurore. La boue transformée en (Léopard d')or.